

## Des circonstances de la création chez Proust du thème de l'oubli

Haruhiko TOKUDA

L'oubli est un des thèmes fondamentaux d'*A la recherche du temps perdu*<sup>(1)</sup> de Proust. Personne n'en doutera. Mais aussi peut-on dire qu'il est assez regrettable de constater que la plupart des critiques et des chercheurs n'abordent pas sérieusement ce thème, voire ils le négligent, ou sous-estiment son importance. Bref, il n'y a pas d'études systématiquement faites sur l'oubli. Nous ne cessons donc de nous efforcer<sup>(2)</sup> d'élucider son véritable rôle dans les œuvres de Proust : d'abord chronologiquement à partir de ses écrits de jeunesse jusqu'à chaque tome de *la Recherche*, sa relation avec la mémoire involontaire et surtout, le thème des Intermittences du cœur dans *Sodome et Gommorhe*. Alors avant d'entrer dans la maison principale qu'est *Albertine disparue*, où se joue pleinement l'oubli, il n'est peut-être pas inutile de souligner encore la spécificité de ce thème dûe à la création du personnage d'Albertine, tardivement venue dans *la Recherche*.

Il va sans dire que la création d'Albertine et du thème de l'oubli est profondément liée à la mort d'un des secrétaires personnels de Proust, Alfred Agostinelli. Or, comment Proust a-t-il découvert sa théorie de l'oubli? L'oubli dont on prend conscience, quand on s'aperçoit qu'il y avait déjà une distance intérieure entre les images d'un

---

<sup>(1)</sup> Marcel Proust, Bibliothèque de la Pléiade, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, Gallimard. Nos citations de *la Recherche* proviennent toutes de cette édition.

<sup>(2)</sup> Voir nos articles écrits pour la plupart en français (par Haruhiko TOKUDA), in *Journal of Liberal arts*, Waseda University, depuis 1998.

défunt évoquées par le moi actuel et «par les récits de l'autre»<sup>(3)</sup> moi du passé. De toute façon, on doit le chercher dans les expériences vécues de Proust. Avant la mort d'Agostinelli, Proust a connu le chagrin le plus douloureusement profond de sa vie lors de celle de sa mère le 26 septembre 1905. Nous savons à travers sa correspondance combien notre futur écrivain souffrait. Ce chagrin est si bouleversant qu'il décide enfin d'aller se faire soigner au sanatorium de Boulogne-sur-Seine à la fin de l'année. L'autre mort, accidentelle, survint le 30 mai 1914. Le chagrin de Proust après cette mort d'un être bien aimé est également atroce pour lui.

Cependant, on constate une différence réaction entre ces deux cas. Dans celui de sa mère, au moins pendant un an (jusqu'à l'anniversaire de sa mort), on ne peut pas trouver le mot «oubli» au sens qu'on verra utilisé pour exprimer les aboutissements de l'amour du héros dans son futur roman. Bien sûr, on découvre une affection de Proust très souvent suggérée par la notion de l'oubli, dans des lettres adressées aux amis intimes, mais pas seulement. Prenons des exemples. Un mois et demi après la mort de sa mère à Mme Straus (une amie assez intime, cependant). Proust écrit : «... par moments il me semble que *je suis habitué à ce malheur*, que je vais reprendre goût à la vie, je me le reproche, et à la minute une nouvelle douleur s'abat sur moi. Car on n'a pas un chagrin, le regret prend à tout instant une autre forme, à chaque instant, suggéré par telle impression identique à une impression d'autrefois, c'est un nouveau malheur, un inconnu, atroce comme la première fois<sup>(4)</sup>.»(souligné par nous) C'est une expression de son regret ou son auto-reproche, mais faut-il nous rappeler que l'habitude est un critère de l'oubli selon Proust ?

Une autre lettre adressée à Maurice Barrès (qui allait être élu académicien d'après les journaux et qui n'entretenait pas forcément de relation intime avec notre écrivain), lorsque Proust est au sanatorium, est étonnamment longue, pleine de louanges dignes du milieu mondain des Lettres, et il s'y épanche même abondamment sur ses sentiments

<sup>(3)</sup> Marcel Proust, *Correspondance de Marcel Proust*, tome XIV, Plon, p.359.

<sup>(4)</sup> *Correspondance*, tome V, p.359.

intimes. Mais enfin... Proust lui écrit donc vers le 19 janvier 1906 «... Toute ma vie n'avait été qu'un entraînement, elle (= sa mère) à m'apprendre à *me passer d'elle pour le jour où elle me quitterait*, et cela depuis mon enfance, quand elle refusait de revenir dix fois me dire bon soir avant d'aller en soirée... Et moi de mon côté je lui persuadais que *je pouvais très bien vivre sans elle*<sup>(5)</sup>.» Ce n'est qu'à la fin de la lettre que Proust, après avoir confessé ces sentiments intimes, déploie ses félicitations au grand écrivain pour sa probable entrée à l'Académie Française. Ne ressent-on pas là une décision ferme de Proust résolue à vivre en face de la vérité de l'absence absolue de sa mère? Et l'«entraînement» à quoi? À lui survivre sans doute. Mais peut-être aussi à écrire un roman un jour. On verra un Proust, enfermé dans sa chambre, vivre sa vie jusque-là considérée comme un entraînement afin de pouvoir écrire ce qu'il avait tu tant qu'elle vivait.

Examinons ce passage d'une lettre adressée à Madame de Noailles, écrite en janvier 1906 : «Moi qui ne croyais pas aux anniversaires, le jour de l'an a eu sur moi une puissance d'évocation terrible. Il m'a tout d'un coup rendu *les mémoires de Maman que j'avais perdues*, la mémoire de sa voix.<sup>(6)</sup>»(souligné par nous) Quatre mois ont passé depuis la mort de cette mère si chère, dont le jour de l'an a rendu à Proust les mémoires par une sorte d'effet de la mémoire involontaire. Mais il ne se plaint pas du fait qu'il l'avait parfois oubliée pour un certain temps sans doute. (Ce n'est pas le cas d'Agostinelli, comme on le verra plus tard.) Plutôt, il met en accent le rétablissement de l'image et de la voix de son être suprême, ce qui le chagrine à tel point qu'il fait savoir sa désespérance en disant tout de suite à la poétesse mondaine : «Pardonnez-moi j'étais trop malheureux pour pouvoir faire acte de quelqu'un qui décide de continuer à vivre...» Sa petite perte de mémoire envers sa mère morte et son état d'âme chancelant nous semblent un phénomène tout à fait normal après la mort d'un être bien aimé. L'essentiel à retenir, c'est que Proust n'a jamais utilisé le mot «oubli» et qu'il n'a jamais analysé dans son état d'âme ce que lui

<sup>(5)</sup> Ibid., tome VI, p.28.

<sup>(6)</sup> Ibid., tome VI, p.32.

apporterait la notion de l'oubli après et à travers la mort de sa mère au moins pendant un an. Or, on verra sa mère représentée dans la *Recherche* comme grand-mère et mère du héros, décrites évidemment de par la vue et l'option romanesques de l'auteur, c'est-à-dire vues à travers son prisme. La grand-mère est le seul objet de l'oubli en même temps que de la résurrection pour le narrateur de la *Recherche*.

Quant à la manière qu'a Proust de représenter sa mère dans son roman et à sa relation avec celle-ci, le procédé psychanalytique nous éclaire sur l'état psychique latent de l'écrivain, dont l'homosexualité en rapport avec son roman dévoile d'autres aspects inconnus. Milton L. Miller dans «Psychanalyse de Proust» suggère une sorte de défiance des personnages du roman, en particulier, de ceux de la famille du héros. «Les côtés faibles de l'œuvre de Proust sont ceux où il décrit des expériences qu'il n'a pas eues, surtout la paternité et les désirs hétérosexuels sincères qui s'y rattachent... Le double féminin de la virilité normale, la femme vraiment féminine, est généralement absente de son œuvre, à l'exception de sa mère et de sa grand-mère, tellement idéalisées qu'elles paraissent un peu incomplètes en tant que personnes réelles.<sup>(7)</sup>» Nous ne sommes pas entièrement d'accord avec cette analyse, surtout pour la dernière moitié, car non seulement, il est permis de décrire un monde familial différent de celui où l'on a vécu, mais l'approche romanesque de Proust, pour la représentation de la relation de la familiale du héros, peut aussi être diamétralement étrangère à celle pure et simple de sa famille propre. Ce n'est pas que Proust ait "idéalisé" sa propre mère. Mais dans ce roman, elle est répartie dans les différents personnages féminins comme la mère, la grand-mère, la tante Léonie et même Albertine. L'important dans les descriptions de l'entourage familial du héros ne consiste pas à représenter les personnages en tant que tels selon leur image réelle dans la vie de l'auteur, mais à les vivifier, dans son imagination, en tant que personnages romanesques vus et "prismés" par le narrateur. Bien sûr, la *Recherche* est un roman raconté à la première personne ; par conséquent, on a assez facilement tendance

---

<sup>(7)</sup> Milton L. Miller, *Psychanalyse de Proust*, p.269, Fayard, 1977.

à identifier les personnages fictifs avec les réels. La manière qu'a le narrateur d'observer et d'interpréter les personnages offre plus d'intérêt que leur description même en tant que tels. La méthode de Miller s'effectue à partir des données réelles de la famille de Proust. C'est pour cela que leur description lui donne l'illusion qu'ils sont trop idéalisés ou irréels. L'autorité paternelle est déjà exprimée transmis par l'acte et de la parole de Papa au moment du refus du baiser maternel au début du roman C'est la seule représentation d'un homme viril dans la vie quotidienne des personnages qui entourent le narrateur.

Une autre étude psychanalytique, plus agressive et radicale, qui retient plus particulièrement notre attention, est présentée par Michel Schneider. Elle traite de la relation entre Proust comme être vivant et romancier et sa mère dans sa vie réelle de tous les jours ainsi que de sa description réalisée et racontée par la personne dite «je» dans le roman. Lui-même romancier et critique, Schneider n'admet pas la fameuse distinction proclamée par Proust entre la vie sociale de l'auteur et sa vie intime, disant : «En revanche, pour ce qui concerne la personne même de l'auteur, si on désigne ainsi non le personnage même social mais la personne psychique, ce que Proust nomme "le moi obscur", comment nier que c'est un seul et même sujet qui est signifié par la personne vivant et la personne écrivant ? .... Les raisons pour lesquelles Proust se défie de "la méthode de Sainte-Beuve" confondant le moi social et personnel de l'écrivain avec le moi de l'auteur ou le personnage d'un récit à la première personne tiennent toutes au rapport de Marcel et de Maman. On peut ainsi les résumer : il est le fils homosexuel d'une mère juive, mais il sait que pour devenir écrivain, il doit prendre distance vis-à-vis de ces identités.<sup>(8)</sup>» Schneider va alors plus loin dans le monde intérieur de l'écrivain de *la Recherche*. Le sentiment latent de celui-ci vis-à-vis de sa mère est disséqué implacablement par des procédés psychanalytiques, comme si ses œuvres et ses lettres n'étaient qu'un objet d'anatomie psychique.

On sait bien que l'amour de Proust pour sa mère est fort ambigu.

<sup>(8)</sup> Michel Schneider, *Maman*, p.60, Gallimard, 1999.

Schneider, lui aussi, s'intéresse à cet amour singulier. «Proust aime atrocement sa mère. Il l'aima encore plus morte que vivante. Que de haine dans cet amour...<sup>(9)</sup>» Ce critique essaye même de faire émerger un souhait virtuel de l'auteur. «...les homosexuels masculins sont certes de perpétuels fils, mais qui aimeraient bien ne pas avoir eu de mère. Trop attachés à elle, ils cherchent par la violence et l'humiliation à s'en détacher.... Proust comme le narrateur semble traversé par le fantasme de battre, d'avilir, voire de tuer la mère. Transporter un canapé de famille dans une maison de passe, puis transplanter cette scène dans un roman peut bien susciter chez le coupable le sentiment que : "J'aurais fait violer une morte que je n'aurais pas souffert d'avantage."<sup>(10)</sup>» Nous ne voulons pas juger de la vraisemblance de cette psychanalyse, mais en tout cas il est évident qu'obsédé à ce point par l'amour envers sa mère, Proust ne pouvait pas rester indifférent à son existence même après sa mort. Il ne sera donc pas possible, pour notre écrivain, de réduire l'existence de sa mère à l'oubli ; autrement, il n'aura ni de moment, ni d'occasion de tirer quelque notion que ce soit sur l'oubli de ce qu'il a vécu avec elle de son vivant et même après qu'elle n'est plus qu'un être à évoquer dans son cœur. Mais Maman en tant que grand-mère de la *Recherche* pourra être ressuscitée dans la scène des Intermittences du cœur<sup>(11)</sup>, tout à fait contrairement au destin d'Albertine qui ne sera qu'une femme moralement abandonnée par le narrateur.

Ainsi, dans le chapitre du séjour à Venise d'*Albertine disparue*, Albertine acquiert, comme Gilberte, une existence qui ne peut se soustraire aux lois générales de l'oubli. Elle ne se ressuscite pas comme la grand-mère du narrateur. Proust explique la situation psychique de ce dernier dans les deux cas : «Alors il se passa, d'une façon inverse, la même chose que pour ma grand-mère : quand j'avais appris *en fait* que ma grand-mère était morte je n'avais d'abord eu aucun chagrin. Et je n'avais souffert effectivement de sa mort que quand des souvenirs

<sup>(9)</sup> Ibid., pp.279-8.

<sup>(10)</sup> Ibid., pp.172-3.

<sup>(11)</sup> *Sodome et Gomorrhe*, tome III, pp.153-155.

involontaires l'avaient rendue vivante pour moi.<sup>(12)</sup>» Albertine n'est pas un personnage ressuscité par une action de la mémoire involontaire pour le narrateur qui avait vu, au contraire, l'existence réelle de sa grand-mère ressusciter devant lui à Cabourg. Avant de conter la conclusion définitive de son amour pour Albertine (l'oubli à la dernière étape), le narrateur souligne ici un contraste dans les réactions de son amour pour les morts, sa grand-mère et Albertine. L'amour pour cette dernière sera reconnu un peu plus tard comme un amour réduit à ceci : il n'est finalement qu'une simple forme d'expression passagère d'adoration pour la jeunesse. Ce n'est pas un amour pour un objet individuel, mais plutôt un amour pour la notion d'un type représenté par cet objet dans une certaine époque, tandis que son amour pour sa grand-mère=mère est bel et bien un amour pour un objet individuel, dire exactement, pour le seul objet individuel. D'où vient la différence de nature de l'amour du narrateur. Mais en fin de compte, cela signifie que le véritable amour du narrateur n'est réservé qu'à sa famille. On pourrait appliquer cette idée à la vie réelle de Proust : dans sa réception de la mort des bien aimés, la différence est facilement perçue ; la différence de ses réactions après la mort de sa mère et celle d'Agostinelli ne fait que refléter un amour absolu et exclusif pour sa famille.

Dans la vie réelle de Proust, où Agostinelli était à l'origine de la création d'Albertine, comment la mort soudaine de son ancien chauffeur fut-elle reçue ? Elle survient moins de dix ans après la mort de Maman, et le chagrin aussi, mais le monde psychique de Proust avait beaucoup changé. Dès qu'il a su la mort d'Alfred, Proust, bien qu'il soit tout à fait déprimé, a pu écrire à beaucoup de gens en relatant sa tristesse et son état de santé aggravé dû à cette mort, mais en même temps, il a fait gentiment les démarches nécessaires et pratiques pour venir en aide à la famille de son ancien secrétaire. Quand il manifeste sa vraie réaction intime, c'est seulement aux amis eux-mêmes homosexuels comme André Gide, Reynaldo Hahn et Lucien Daudet.

Proust et Gide se connaissaient depuis plus de vingt ans. Gide,

---

<sup>(12)</sup> *Albertine disparue*, tome IV, p.220.

qui avait rejeté la demande de Proust (qu'il croyait comme «un snob, un mondain amateur, — quelque chose qu'on ne peut plus fâcheux pour notre revue») de publier son roman à la *N.R.F.* à la fin de l'année 1912, a écrit maintenant, au début de 1914, des lettres pour lui communiquer son admiration extraordinaire pour son premier volume, *Swann*. Il lui exprime franchement son grand regret de ne pas avoir accepté cette publication en disant : «Le refus de ce livre restera la plus grande erreur de la *N.R.F.*, (car j'ai cette honte d'en être beaucoup responsable) l'un des regrets, des remords, les plus cuisants de ma vie.<sup>(13)</sup>» Un peu plus tard, Gide lui transmet la décision du conseil de sa revue de prendre à sa charge les frais de publication des volumes suivants de *la Recherche*. C'est presque dix jours plus tard après cette décision que l'accident tua le favori de Proust, Agostinelli, le 30 mai 1914. Dans une lettre adressée à Gide, écrite à peu près dix jours plus tard, après la mort d'Agostinelli, Proust s'épanche sincèrement : «Vous êtes trop bon de penser aussi à mes ennuis et à mes chagrins ; hélas, la mesure a été comblée par la mort d'un jeune homme que j'aimais probablement plus que tous mes amis puisqu'elle me rend si malheureux. Bien que de la plus humble «condition» et n'ayant aucune culture, j'ai de lui des lettres qui sont d'un grand écrivain. C'était un garçon d'une intelligence délicieuse ; et ce n'est pas du reste du tout pour cela que je l'aimais... Tout cela est mêlé à des circonstances si affreuses que, déjà brisé comme je l'étais, je ne sais comment je peux porter tant de chagrin.<sup>(14)</sup>» L'épanchement de Proust semble vouloir lui faire savoir son goût personnel de ce côté, si l'on compare ses quelques autres lettres adressées à d'autres personnes, à qui il déplore la perte d'une personne qu'il aimait.

Dans la plupart de ces cas, Proust, même quand il emploie, par exemple, l'expression «un garçon que j'aimais», parle en même temps de sa femme Anna, ou bien, évoque la détresse et l'embarras du frère d'Agostinelli, peut-être pour cacher son seul intérêt pour Alfred. Pourquoi cette franchise pour Gide ? Sans doute, se reconnaissaient-ils l'un et l'autre comme des habitants de Sodome. Proust écrit à

<sup>(13)</sup> *Correspondance*, une lettre de Gide, tome XIII, p.53.

<sup>(14)</sup> *Ibid.*, tome XIII, pp245-6.



Copeau, à la fin de l'année 1913, après lui avoir envoyé un exemplaire de *Swann*, une lettre dans laquelle se vengeant de l'une humiliation de l'année précédente de la part de la *N.R.F.*, il fait allusion, d'une manière ironique, au penchant net qu'il connaît fort bien chez Gide. «Si Gide savait le nombre d'histoires de bains turcs, d'arabes de l'exposition, de capitaines de bateau Calais-Douvres signalées par un autre de vos collaborateurs etc., dont j'ai tâché de faire justice au-près de ses meilleurs amis, peut-être mettrait-il plus de circonspection en parlant de moi.<sup>(15)</sup>» Enfin à l'époque, Proust et Gide devaient être reconnus comme péderastes dans leur milieu littéraire. C'est pour cela que Proust peut lui épancher ses sentiments amoureux pour Agostinelli. La fameuse visite de Gide chez Proust, où ils parleront de leur penchant commun et de la différence de caractères de l'homosexualité, aura lieu en février 1916.

La plus grande découverte sur l'oubli, résultat d'une exploration du monde intérieur de Proust lui-même, se révèle remarquablement fructueuse au travers d'une des lettre adressées à Reyaldo Hahn, lorsqu'il se réfugie à Cabourg au début de la Première Guerre Mondiale. Il ne serait pas exagéré de dire que cette lettre montre une des plus grandes preuves sur la relation profonde bien liée entre la vie réelle de Proust et son roman. Peu après le 24 octobre 1914, (il vient de rentrer de Cabourg), Proust épanche son cœur à son grand ami Reyaldo: «Mon cher petit vous êtes bien gentil d'avoir pensé que Cabourg avait dû m'être pénible à cause d'Agostinelli. Je dois avouer à ma honte qu'il ne l'a pas été autant que j'aurais cru et que ce voyage a plutôt marqué *une première étape de détachement de mon chagrin*, étape après laquelle heureusement j'ai rétrogradé une fois revenu vers les souffrances premières.<sup>(16)</sup>»(souligné par nous) Bien sûr, nous remarquons d'abord l'expression «détachement de mon chagrin» qui signifie directement l'oubli. Celle d'«étape» aboutira plus tard aux trois étapes de l'oubli déroulées dans le volume d'*Albertine disparue*. Mais ce qui nous intéresse surtout ici, c'est l'indication de ce nombre ordinal «première». Au lieu d'exprimer simplement «un détachement de mon chagrin», Proust a

<sup>(15)</sup> Ibid., lettre adressée à Jacques Copeau en 1913, XII, p.322.

<sup>(16)</sup> Ibid., XIV, p.357. Cette édition comble les lacunes de la lettre publiée, XIII, p.311.

bien utilisé «une première étape» ; alors, serait-il erroné de dire que l'expression «une première étape» suppose l'existence d'autres étapes ? : c'est-à-dire que Proust en tant qu'écrivain se serait déjà aperçu des autres étapes de l'oubli? Qui pourrait le nier?

Tout de suite après, Proust se plaint lui-même de devoir reconnaître l'expérience de l'oubli, parce qu'il y a eu «des moments, peut-être des heures» où Alfred avait disparu de sa pensée. Mais en même temps, il ne cesse de confesser à son grand ami son amour pour le défunt : «Ce n'est pas assez de dire que je l'aimais, je l'adorais. Et je ne sais pourquoi j'écris cela au passé car je l'aime toujours.<sup>(17)</sup>» Cette confession encore passionnante ne prouve pas du tout de contradiction sentimentale, montrant qu'il l'aime toujours tout en admettant qu'il l'oublie de temps à autre. L'important, c'est de remarquer ici que Proust, sans s'en apercevoir, marque fort bien l'observation implacable ou même automatique d'un romancier de ce qui est arrivé dans son état psychique. Proust romancier ne fait que repérer la nature de chaque mouvement de son cœur et mesurer sa signification et ses conséquences. C'est pour ainsi dire son automatisme de métier, même s'il était déprimé à fond. D'où vient la découverte de la notion de l'ancien moi et du nouveau moi en face de la perte d'Agostinelli. Cette lettre, merveilleusement riche en enseignements sur la naissance du thème de l'oubli, nous permet de deviner ou de dire comment Proust se servira de cette découverte pour l'appliquer aux volumes suivants de son roman (rappelons-nous que le premier volume de *Swann* avait déjà été publié à l'automne 1913) ; le premier plan de base avait été établi en 1912 ; il va donc en modifier largement la structure et l'histoire. Le passage suivant est la partie primordiale du point de vue de la création du thème de l'oubli.

«Mais j'ai aussi la tristesse de sentir que même vives elles (=souffrances) sont pourtant peut-être moins obsédantes qu'il y a un mois et demi ou deux mois. Ce n'est pas parce que les autres sont morts

---

<sup>(17)</sup> Ibid., pp.357-8.

que le chagrin diminue, mais *parce qu'on meurt soi-même*. Et il faut une bien grande vitalité pour maintenir et faire vivre intact le «moi» d'il y a *quelque semaines*. Son ami ne l'a pas oublié, le pauvre Alfred. Mais il l'a rejoint dans la mort et *son héritier, le «moi» d'aujourd'hui* aime Alfred mais ne l'a connu que par les récits de *l'autre*. *C'est une tendresse de seconde main.*<sup>(18)</sup>»(souligné par nous)

Plutôt que nous appesantir sur les charmantes expressions affectives de Proust, nous attacherons plus d'importance à celles que nous avons soulignées. C'est sans doute la première fois que Proust constate dans sa correspondance la mort de l'ancien moi et la naissance du nouveau et de ses activités dans le processus d'évolution de l'oubli. (Cette constatation sera concrétisée bien ingénieusement plus tard dans les volumes suivants, puisqu'il n'a jamais mentionné la différence des «moi» comme phénomène psychique causé par l'oubli jusque dans *Du Côté de chez Swann*.) On ne s'interrogera pas sur la pertinence scientifique de cette distinction si nette entre l'ancien et le nouveau «moi». En tout cas, l'écrivain relève la mort de l'ancien moi comme raison de la diminution du chagrin, parce qu'il n'a pas assez de force intérieure nécessaire pour maintenir le vif chagrin initial. Naturellement, le nouveau moi, qui juge et raisonne aujourd'hui, est parfois en contact avec l'ancien. Mais il ne peut plus ni représenter en tant que tel, ni revitaliser le chagrin ressenti par l'ancien. Proust reprend et développe cette idée qu'il a reçue à travers ses expériences personnelles réellement vécues après la mort d'Agostinelli. Ce qui nous étonne extrêmement, c'est qu'il l'a découverte à peine moins de six mois après la mort d'Agostinelli qu'il aimait tant. Quelle différence devrait-on sentir avec la mort de sa mère !

Le Proust de l'année 1905, encore «un snob, un mondain amateur», a beaucoup changé. Celui de l'année 1914 est déjà un écrivain reconnu en partie par le public, reconnu surtout dans le monde littéraire comme par les membres de la *N.R.F.* qui était alors une revue de tendance nouvelle. Proust exprime son estime pour la revue de

<sup>(18)</sup> Ibid., p.358.

Copeau et de Gide et sa confiance en lui-même à Antoine Bibesco : «Je ne trouve pas leur Revue sans défauts. Le dernier numéro contient bien des absurdités. Mais enfin c'est tout de même la seule Revue... Au point de vue littéraire, je ne les déshonorerai pas.<sup>(19)</sup>» On sait très bien les démarches et les manœuvres fort touchantes de Proust en 1912 pour réaliser son désir de faire publier *Swann* à cette maison. Et l'offre volontaire de la *N.R.F.* de publier la suite de son roman à leur frais voulait donc dire triomphe littéraire et revanche. Elle satisfaisait sa fierté personnelle et littéraire d'autant plus que dans ce milieu littéraire, la réputation générale de la revue était, d'après Jean-Yves Tadié, «de représenter le seul espoir de renouveau, la qualité la plus grande, le club le plus fermé selon les critères de l'esprit.<sup>(20)</sup>» Ainsi, au moment où la confiance littéraire de Proust en lui-même allait parvenir à son comble, (un moment au moins avant la distribution des prix Goncourt), survenait la mort d'Agostinelli. Au point que même Gide, écrivain ayant déjà obtenu une brillante réputation littéraire, demande à Proust d'écrire un article sur son roman *Les caves du Vatican*.

Mais Proust, qui, dans la tristesse et la douleur, n'hésite pas à épancher son cœur à beaucoup d'amis, exprime alors l'impossibilité de corriger les placards du deuxième tome (conçu ainsi à l'époque) de la *Recherche* envoyés par l'éditeur Grasset. Par exemple, peu après le 6 juin, à Robert de Montesquiou, après avoir annoncé ses ennuis financiers, il déplore ce qui se passe dans sa vie sentimentale à ce moment : «Si je ne vous ai pas remercié plus tôt c'est qu'aux ennuis qui accablent ma vie, et aux chagrins, mille fois pires que les ennuis, s'est ajoutée la perte de mon secrétaire mort d'une façon affreuse... J'ai renoncé à corriger les épreuves de mon second volume qui se trouve ainsi ajourné, car je suis incapable même de me relire.<sup>(21)</sup>» Ainsi, continue la manifestation de son impuissance de revoir ses placards et de les corriger et son intention d'ajourner la publication du deuxième volume jusqu'à la lettre adressée à Gide le 19 juin. Quant à l'expression de son

<sup>(19)</sup> Voir *La correspondance*, tome XI, p.235.

<sup>(20)</sup> Jean-Yves Tadié, *Marcel Proust*, p.724, Gallimard, 1996.

<sup>(21)</sup> *La correspondance*, tome XIII, p.241.

affection envers le Monégasque, elle continue jusqu'à la fin de juillet. Alors, éclate la Première Guerre Mondiale au début du mois d'août. La situation extérieure de Proust a complètement changé : beaucoup de ses amis mobilisés, aggravation financière, obligation de quitter Paris, recrutement d'un nouveau secrétaire, suédois, Ernst Forssgren, demande de réforme, etc. Tout cela concourt à créer les circonstances de sa découverte du thème de l'oubli chez Proust. Tadié attribue en particulier une raison de son éloignement sentimental d'Agostinelli à la présence du nouveau secrétaire Forssgren et à son accompagnement à Cabourg. «La présence de cet Adonis nordique a aidé Marcel à se détacher de l'image d'un secrétaire, qui, lui aussi, jouait aux dames près du lit.<sup>(22)</sup>» Oui, cela peut être vrai. En tout cas, Proust écrivain, qui se désolait d'avoir perdu Agostinelli, s'aperçoit tout en observant son état psychique que l'expérience vécue avec Agostinelli peut être une matière tout à fait authentique et fructueuse pour son roman.

Or, nous savons bien que le personnage d'Albertine n'est pas du tout la simple transformation d'un homme, comme le dit, par exemple, Julia Kristeva : «... il ne suffit pas de dire qu'Albertine masque Albert qui serait Agostinelli. Elle fait beaucoup plus. D'une part, elle trahit la part gomorrhéenne de l'homosexualité du narrateur lui-même : complice d'Albertine, connaisseur exquis de ses jouissances et de ses trahisons, le narrateur s'offre par l'intermédiaire d'Albertine le plaisir subtil de se dépeindre en femme.<sup>(23)</sup>» En effet, d'après les études sur les manuscrits, Proust aurait trouvé le nom d'Albertine dès le mois de mai 1913, c'est-à-dire, avant la mort d'Agostinelli<sup>(24)</sup>. Mais c'était une Albertine remplaçant le nom de Maria dans l'épisode des jeunes filles au bord de la mer qu'aurait rencontrées le héros lors de son second séjour (conçu ainsi à ce stade) de Balbec. D'un cahier à l'autre, les noms de Maria et d'Albertine coexistaient. On peut dire qu'à ce stade, ce n'était pas encore l'Albertine qui sera plus tard l'objet du soupçon d'être une femme gomorrhéenne, l'objet de la jalousie, de la prisonnière,

<sup>(22)</sup> J.-Y. Tadié, op.cit., p.735.

<sup>(23)</sup> Julia Kristeva, *Le temps sensible*, p.105, Gallimard, 1994.

<sup>(24)</sup> Voir la *Notice* de Pierre-Louis Rey du tome II de la *Recherche*, pp.1327-30.

de l'investigation du passé, de l'oubli, tout cela vu par le narrateur. Indéniablement, Proust a rendu le personnage d'Albertine plus riche, plus important et même essentiel pour son roman au travers de ses expériences vécues avec Agostinelli ! C'est une nouvelle Albertine, récemment découverte plutôt que rénovée après la mort d'Agostinelli, qui est fondue dans l'ancien moule des personnages de Maria et d'Albertine. C'est grâce aux moments péniblement vécus de Proust après la mort d'Agostinelli et à la clairvoyance et à l'auto-confiance de Proust écrivain que notre héroïne, devenue plus énigmatique et provocatrice, est mise au jour comme personnage romanesque, sans doute, d'une ambiguïté merveilleuse.

Albertine est-elle une femme ? Ou bien, un homme transposé en femme ? Nul ne pourrait trancher sur cette question. Pour évoquer la spécificité du personnage, il est fort intéressant de nous rappeler un fait romanesque indiqué par Schneider : «Il y a entre le narrateur et Albertine toutes sortes de baisers donnés ou refusés, par l'un ou par l'autre. Mais jamais on ne voit Albertine se faire "baiser" par son geôlier.<sup>(25)</sup>» Est-ce un signe que Proust a horreur d'évoquer une pénétration quelconque pour un homme ou une femme ? Peut-être. Il évite en effet le moindre indice qui puisse évoquer le coït pas seulement entre un homme et une femme, mais aussi entre deux hommes, sauf en ce que suggère la parole d'Albertine : «... j'aime mieux que vous me laissiez une fois libre pour que j'aïlle me faire casser "le pot".<sup>(26)</sup>» En tout cas, on ne saurait pas naïvement réduire le personnage d'Albertine décrite en femme-Proust à une pure femme. Il peut y avoir des interprétations fort diverses pour la personnalité de cette héroïne dans le roman. Pour notre part, restons au niveau des "avant-textes" pour nous souvenir du fait que comme le dit Tadié, «... c'est dans les Cahiers 71 et 54 que Proust a mis le premier jet de la fuite, de la mort d'Albertine, du deuil et de la jalousie qui ont suivi. En fait, le Cahier 54 est rédigé pour l'essentiel *jusqu'en octobre 1914*. Proust note en effet ; "J'ai écrit ceci 4 au moment où je suis revenu de Cabourg à la fin de ce cahier

<sup>(25)</sup> M. Schneider, op.cit., p.157.

<sup>(26)</sup> *La Prisonnière*, tome III, p,841.

sans doute”.<sup>(27)</sup>»(souligné par nous) Justement, cette mention de Proust prouve et reflète entièrement ce que nous peut relater sa lettre adressée à Hahn en octobre 1914 que nous avons citée et analysée plus haut. Par conséquent, il reste toujours bien légitime de juger qu'Agostinelli est la plus grande *clef* pour la création du personnage d'Albertine.

(本稿は平成19年度科研費補助金—基盤研究(C) 課題番号18520243—による成果の一部である)

---

<sup>(27)</sup> J.Y. Tadié, op.cit., p.748.